

un traitement de type chronologique, alors même que l'auteur note en conclusion la difficulté de dégager des étapes claires dans la progression de la pensée de Constant, si l'on met à part le *Discours* de 1819. Face à cette difficulté, L. Fezzi ne peut caractériser que de manière trop rapide la pensée de Constant, tant celle-ci évolue rapidement et devient de plus en plus complexe. Les pistes de réflexion apportées en conclusion auraient pu limiter cet écueil. De l'aveu même de l'auteur, une approche thématique nouée autour de trois motifs récurrents aurait pu être possible. Rassembler les remarques éparses de Constant autour de ces trois thèmes que sont les institutions, la morale et l'économie aurait pu peut-être aider à tirer des conclusions plus fermes. En définitive, cette stimulante perspective n'a pas pour but de repenser les réalités antiques en faisant dialoguer deux temps éloignés. De la volonté de l'auteur, la réévaluation des formes de la liberté antique est moins le sujet de l'ouvrage que l'analyse de la pensée de Constant, prise pour elle-même. À cet égard, révélatrice est la manière de l'auteur de ne jamais critiquer les assertions approximatives et générales de Constant sur l'Antiquité. Par exemple, aucune nuance historique n'est apportée au lieu commun qui fait de Rome une nation moins commerçante qu'Athènes. Le point de vue adopté est dès lors plutôt celui de la philosophie politique. Pour conclure, le titre de l'ouvrage résume bien toute l'ambiguïté de la position de Constant. Ce dernier refuse le regret de l'Antiquité qui pousserait ses contemporains à transposer des solutions antiques à la politique moderne. Cependant, Benjamin Constant ne peut pas non plus se départir d'un certain regret teinté d'une admiration retenue envers les solutions adoptées par la République romaine.

Sophie HULOT

Sarah REY, *Écrire l'histoire ancienne à l'École française de Rome (1873-1940)*. Rome, École française, 2012. 1 vol. 16 x 24 cm, 489 p., 3 fig. (COLLECTION DE L'ÉCOLE FRANÇAISE DE ROME, 462). Prix : 60 €. ISBN 978-2-7283-0932-0.

De nos jours, alors que l'historiographie a acquis ses lettres de noblesse, des institutions se penchent sur leur histoire : ici l'École française de Rome, sous la plume de S. Rey, depuis sa création en 1873 à la Seconde Guerre mondiale. Saluons un impressionnant dépouillement d'archives, de revues, le brassage d'une matière considérable dont l'organisation était difficile. L'École française de Rome fut conçue pour contribuer à l'accomplissement scientifique de jeunes gens déjà intellectuellement privilégiés puisque issus de l'École normale supérieure (ENS) ou/et de l'École pratique des Hautes études (EPHE) : des personnes qui faisaient partie de l'élite universitaire française et dont le passage par Rome devait affermir le parcours. Elle n'était pas vraiment destinée à les mettre en contact avec des savants et des modes de pensée variés puisque, hors quelques collègues italiens (de Rossi) ou étrangers (Cumont...) présents à Rome, on se connaissait à Paris, on se voyait à Rome puis on se retrouvait en France où la solidarité de corps, plus forte que les différends personnels, conduisait à une entraide professionnelle, souvent même à une endogamie familiale. Les maîtres qui influencent les membres de l'École sont ceux qui dominent la vie universitaire française. Les idées, les façons de travailler, les idéologies des membres sont ceux qui sont perceptibles en France : les études classiques sont reines à l'ENS, les agrégés de lettres sont en majorité écrasante à l'École, les agrégés d'histoire, qui auraient pu

paraître tout aussi aptes à approfondir cette matière (les « Farnésiens » sont peu philologues), étant relégués au second rang. Les sujets de recherches, inspirés par les maîtres et traités selon leur inclination – littéraire pour Gaston Boissier, rigoureuse pour René Cagnat (sans être toujours austère : on pense à l'ouvrage alerte, *À travers le monde romain*, paru en 1912) –, ne contrastent pas avec l'air du temps. Le contexte diplomatique, politique, social pèse, comme partout ailleurs : Carcopino ne peut mener sa thèse sur Ostie comme il l'aurait voulu, contraint de se rabattre sur des sources littéraires quand les Italiens reprennent sur place les fouilles d'où les Français sont écartés (p. 89). Idéologiquement, les dominantes sont les mêmes que celles de la bourgeoisie dont les membres sont issus : le poids du christianisme incite à en rechercher les traces les plus anciennes possible (p. 80) ; le principe de la colonisation n'est pas contesté, la domination européenne étant égalée à la domination romaine pour son action civilisatrice ; rien que de très ordinaire. De façon révélatrice, même l'entrée de l'École sur la scène africaine, si lourde de conséquences scientifiques, est le produit de circonstances extérieures, l'Italie s'étant résolument approprié les opérations archéologiques dans la Péninsule dès que l'unification rendit fondamentale la manifestation d'un passé commun. Il est remarquable que l'Afrique du nord, où la France s'était implantée depuis un demi-siècle, n'ait suscité pendant deux décennies aucun intérêt de la part des Romains alors que tout y était à créer – la protection *in situ* des vestiges connus, un réseau de musées, l'identification des sites pressentis, les structures de fouilles. Il fallut que l'EFR soit confrontée à l'ostracisme archéologique italien pour que ce terrain qui se révéla si fertile, qui bouleversa la destinée de certains (le terme n'est pas trop fort pour Stéphane Gsell), soit investi, conduisant à l'ouverture de chantiers qui seront aussi mythiques que ceux l'École d'Athènes (Timgad, Djemila, Lambèse, Tipasa...). Car ce qui apparaît presque comme un pis-aller, en tout cas comme le produit du hasard, allait ébranler le schéma routinier d'appréhension du monde romain à travers l'Italie, plutôt même l'Italie de la haute époque impériale, dont la partie septentrionale était négligée (p. 349). Cette étape aussi politique que scientifique, qui allait permettre à la France de tenir sa place face à la Prusse dans la course à l'accaparement du passé classique européen, mérite le verdict selon lequel l'archéologie française aurait été autre sans l'Afrique (p. 161). Mais la question parallèle doit être posée : l'archéologie africaine aurait-elle été différente sans l'École ? Alors, dans le tableau un peu morne d'une structure conventionnelle, peu portée au défrichage de domaines scientifiques, peu perméable aux idées nouvelles, peu encline à aller contre les maîtres et les principes installés, éclatent la véritable originalité et la profonde justification de l'École : avoir compris l'importance d'une aire géographique à laquelle, comme beaucoup d'autres, elle avait été jusque-là insensible et mobiliser toutes les énergies de ces jeunes savants efficaces pour construire et donner un élan à son archéologie. Tout ceci ressort du livre, mais sa structure si classique, qui mène parfois à des redites puisque le schéma d'analyse se répète d'une partie à l'autre (particulièrement les chap. 3 et 4, respectivement sur l'Afrique et l'Italie), rappelle de si près la forme des « monographies » souvent adoptée par les travaux des membres de l'École à ses débuts (p. 63), qu'on se prend à s'interroger sur les raisons de la durée et de la force de cette institution. Le poids de la documentation, joint au format par nature limité de la publication, fait de ce travail un constat parfaitement argumenté, extrêmement instructif, mais dépourvu de l'élan qui aurait fait

comprendre d'emblée la réussite de l'École. L'EFR a, malgré ou à cause du poids de la tradition, été le vivier de bataillons entraînés, parfois exécutants, mais souvent initiateurs ardents, toujours compétents, dans une entreprise qui marquera sa propre destinée et celle de l'archéologie. D'ailleurs, si l'ampleur du sujet a empêché que soient creusées des destinées individuelles, on aurait aimé en savoir plus sur ces figures qui semblent décalées par rapport au profil commun : Goyau qui passe de l'antique au médiéval, Pachtère qui s'intéresse à Paris gallo-romain à un moment où le sujet semble baroque ; même ceux qui se sont coulés dans le moule – Carcopino, Piganiol, Seston, Marrou... –, nous les découvrons enfin avec soulagement et sympathie comme des historiens insérés dans leur époque, comme des hommes enthousiastes, partiaux, de mauvaise foi, capables d'échanger des insultes à propos de Cicéron ou de lancer des anathèmes contre ceux qu'ils jugent responsables de la chute de l'empire romain, 15 siècles auparavant. Loin d'y voir les marques d'une faiblesse de l'École qui aurait échoué dans sa mission de former des individus impartiaux et froids (jugement vers lequel ce livre semble parfois incliner), on découvre des hommes engagés, passionnés pour des causes désintéressées, des hommes qui irriguent la vie intellectuelle, qui se trompent, qui sont abusés, mais toujours avec la ferveur qui avait marqué leur découverte du monde antique à leur arrivée à Rome.

Monique DONDIN-PAYRE

Anthony OSSA-RICHARDSON, *The Devil's Tabernacle. The Pagan Oracles in Early Modern Thought*. Princeton, University Press, 2013. 1 vol. 16 x 24 cm, vi-342 p., 3 pl. Prix : 24.95 £. ISBN 978-0-691-15711-5.

This densely argued book traces the intellectual debates about the nature of ancient oracles in the modern period. Anthony Ossa-Richardson focuses on the type of pronouncements typified by the Delphic oracles (excluding texts such as the Sibylline oracles) and on the sixteenth through eighteenth centuries, with a brief outlook onto nineteenth century views. The debates surrounding oracles serve as a focal point for two wider arguments. First, up to the eighteenth century attitudes towards paganism were directly related to one's own identity as a Christian. Discussions about oracles were thus not of a merely antiquarian nature. Second, intellectual historians should avoid identifying seemingly heterodox positions as precursors and anticipations of later Enlightenment and atheist views. Read within their historical context, they tend to share much more with contemporary, traditional views. The first part (chapters 1 & 2) sets out the standard early modern view, on which broad agreement across confessional lines existed. Two key facts were known about oracles: they were ambiguous and deceitful, and they had stopped at some point in time, related to incarnation of Christ and/or the spread of Christianity. These ideas can be traced directly to ancient and patristic sources. Indeed, for patristic authors oracles were a crucial element in their anti-pagan polemic, for the assignment of true prediction to biblical prophets vouchsafed the truth of their own religion. The polemic expressed the deep conviction that Christianity offered a better way of explaining the world. Patristic sources also provided the template for the explanation of oracles as performed by demons, who had a much more acute sense-perception than ordinary